

## EN GUISE DE CONCLUSION

Notre rencontre avec les potières du Sahel a été une aventure humaine riche en rebondissements, en incertitudes et en découvertes. Cela a été pour nous l'occasion, malgré les innombrables difficultés rencontrées pour mener notre tâche à bien, de connaître un pays en profondeur et de construire des amitiés dont nous avons toujours cherché à ce qu'elles résistent au temps. Cela a été également l'occasion de développer un espace de réflexion théorique solidement ancré dans une réalité qui nous a toujours imposé sa loi, mais qui ne nous a jamais empêché de chercher à développer un savoir renouvelé, qui puisse être partagé au delà des contrées qui nous ont accueillies.

Nous terminerons en tentant de mieux cerner cet espace de travail original, dont les contours n'ont cessé de se préciser au fil des missions de terrain, des rapports de mission que nous nous sommes astreint à rédiger après chaque voyage, des discussions avec certains de nos collègues et au hasard de lectures diverses. Cela ne va pas de soi, car nous avons navigué au sein de disciplines qui ne se rencontrent que rarement et dont on ne connaît pas toujours les conditions dans lesquelles elles peuvent se parler. L'interdisciplinarité n'a de sens que si elle concourt à développer de nouvelles logiques de connaissance, que les diverses disciplines mobilisées ignorent souvent.

Un premier point nous éloigne des sentiments d'empathie que l'ethnologue cherche parfois à incorporer à sa compréhension de l'autre en rendant compte de la façon dont ses interlocuteurs se proposent d'expliquer le monde. Notre propos est de loin beaucoup moins ambitieux et plus limité. Nous ne prétendons pas être le porte-parole des hommes et des femmes que nous avons rencontrés, car ce type d'expression n'appartient qu'à eux-mêmes et eux seuls peuvent témoigner de leurs destins avec quelque pertinence. Nous ne faisons que construire ici un outil que nous jugeons utile pour répondre à une question précise que nous posons à propos de l'histoire, celle des relations entre populations et cultures matérielles. Cette histoire est d'abord locale et devrait aider à apporter sur le passé un regard plus riche et plus objectif ; elle est également générale, car ce que nous apprenons ici devrait pouvoir s'adapter et s'appliquer ailleurs. C'est exactement la voie sur laquelle les ethnologues refusent généralement de s'engager, ce qui est parfaitement cohérent avec leur quête de l'originalité toujours renouvelée des cultures.

Mais cette voie n'exclut pas l'émerveillement et l'admiration que nous éprouvons en voyant les potières travailler et dont ce livre, nous l'espérons, témoigne aussi. Elle en est simplement explicitement séparée tout en apportant à l'entreprise l'énergie indispensable à sa réalisation.

Comment construire un tel outil à la fois science, et histoire, qui se voudrait une anthropologie ? Nous donnerons à cette question une réponse d'abord locale et pragmatique.

Rappelons tout d'abord une évidence qui s'est imposée peu à peu et dont Marshall Sahlins, nous l'avons vu, se fait également l'écho. La démarche ethnoarchéologique peut ne pas être strictement actualiste. Au delà du présent qui est son domaine d'action privilégié, elle peut intégrer une dimension historique, dès lors qu'on étudie des phénomènes dynamiques. Comme le grand ethnologue le préconise, il nous faut retrouver une ethnographie qui s'étend sur

quelques siècles, afin de réconcilier forme et fonction et découvrir les dimensions relativement invariantes, mais mutables, des structures que nous dégageons.

Sur le plan strictement actualiste, notre quête concerne d'abord l'ethnographie des techniques. Mais l'analyse des chaînes opératoires de fabrication n'est utile à notre propos que si elle est mise en relation avec d'autres domaines de la réalité actuelle. Il nous faut concevoir ici les contraintes de la matière dans ses relations avec l'espace de liberté qui permet au style de s'affirmer. Il nous faut situer le style dans l'espace social qui le contraint, le délimite et lui donne sa légitimité. Nous avons vu l'importance des sphères d'endogamie des potières dans ce domaine. Il y a dans la production de la céramique, comme dans n'importe quel autre domaine de la culture, cette composante essentielle des rapports humains qui oblige à distinguer moi de l'autre.

Au delà de cette préoccupation centrale, se situent deux domaines où présent et passé se côtoient et se répondent dans le sens avancé par Sahlins. Ils concernent l'espace économique dans lequel se situe la diffusion des poteries et l'espace linguistique, qui structure aujourd'hui les relations sociales mais qui porte en lui l'héritage d'une longue histoire.

Notre recherche est donc également compréhension d'une dimension économique. La diffusion d'un style de céramique dans un espace où l'archéologie est susceptible de le découvrir résulte autant du contexte social de production que du contexte économique dans lequel les poteries sont transmises aux utilisateurs. Cet espace économique est complexe puisqu'il allie le don et l'échange marchand et se développe selon un continuum qui va de l'autosubsistance familiale au commerce international. Nous avons vu qu'une perspective historique développée sur cette question, alliant les observations faites aujourd'hui à petite échelle sur l'espace économique familial et villageois, pouvait être confrontée à ce que les sources historiques nous apprennent du commerce régional et international aux époques précoloniales. Il devient alors possible de situer la diffusion de la poterie dans un réseau qui présente une certaine stabilité jusqu'à l'époque coloniale et qui subit peu de changements jusqu'à l'époque actuelle, du moins à l'échelle où se situe la commercialisation de la poterie traditionnelle.

Les études linguistiques restent un domaine essentiel de notre quête, puisque la langue définit un espace de communication facilitant une intensification des échanges de toutes natures. Ce que nous savons du sujet montre à la fois les corrélations que l'on peut établir entre langues et populations, mais également, notamment en Pays dogon, des situations d'une grande complexité, où les barrières linguistiques peuvent se révéler d'une extrême porosité dans des situations encore mal connues. Sur le plan historique des classements fins des langues, permettant de délimiter des protolangues, devraient apporter à l'avenir des éléments indispensables à la compréhension des dynamiques populationnelles et culturelles.

Enfin l'ethnohistoire et l'archéologie, les deux derniers domaines mobilisés, relèvent de la seule histoire récente.

Dans le domaine de l'ethnohistoire, nous réservons, ici encore, une place privilégiée à l'enquête de terrain. Cette dernière permet, en reconstituant certains lignages, de définir un cadre générationnel, qui reste souvent le seul moyen de caler les événements auxquels nous

sommes confrontés dans une chronologie absolue. C'est à travers l'histoire des familles et des lignages qu'il est possible de dégager ces logiques des terroirs et des techniques, qui déterminent les mouvements de populations que nous désirons cerner. Ces déplacements à petite échelle n'ont de brownien que l'apparence, car ils sont loin d'être aléatoires et concourent, malgré cette apparence à première vue anarchique, à donner au territoire ethnique son homogénéité.

Mais ce travail n'acquiert toute sa valeur que s'il est confronté à ce que les sources historiques nous apprennent de l'histoire régionale. Aux époques précoloniales l'histoire de la Boucle du Niger se coule dans une structure dynamique que l'on retrouve au fil de la naissance et de la mort des divers « empires ». L'opposition entre sociétés étatiques englobantes et sociétés englobées est l'une des composantes essentielles de l'histoire de la région. Sur le plan général, cette dynamique conditionne les mouvements de populations à grande échelle et entre en résonance avec les contraintes des fluctuations climatiques aux conséquences souvent dévastatrices. Dans le domaine des traditions céramiques, cette opposition conditionne l'expansion des traditions de castes et la survivance possible de traditions liées aux agriculteurs. Nous avons, en son temps, opposé spatialement la tradition Dogon A comme centrale et les traditions de castes comme périphériques. Nous constatons aujourd'hui qu'elles se superposent largement dans la géographie ethnique. Cette opposition est donc plus fonctionnelle que spatiale. Elle oppose deux types de « milieux techniques », pour reprendre le terme utilisé par Leroi-Gourhan. Le premier relève des survivances d'une situation précédant probablement l'apparition des castes, le second de la logique des formations étatiques.

Comme nous avons délimité, face aux ethnologues, un espace de réflexion propre à l'ethnoarchéologie actualiste, nous devons, dans la même perspective, revendiquer, face aux archéologues, un champ d'action spécifique. Dès nos premières recherches en Pays soninké, puis en Pays dogon au Sarnyéré, nous avons tenté de lier enquête ethnographique et recherche archéologique. L'histoire des traditions céramiques que nous observons aujourd'hui est une composante essentielle d'une compréhension fonctionnelle des structures que nous dégageons. Il est donc indispensable que nous puissions suivre le développement de ces traditions jusqu'au moment où nous perdons leurs traces dans le passé. Nous écartons par contre clairement de notre champ d'action les traditions céramiques anciennes ne montrant aucun prolongement dans le présent. L'étude du premier domaine relève de la construction des modèles actualistes, celle du second de l'application de ces mêmes modèles à la réalité passée. Il nous faut maintenant voir quelles sont les conditions dans lesquelles le savoir que nous construisons localement peut avoir une portée plus générale, une question qui n'apparaît qu'en filigrane dans ce livre mais qui, pourtant, justifie notre investissement.

Dans sa thèse sur les forgerons du Plateau de Bandiagara, notre collègue Caroline Robion-Brunner se fait l'écho des interrogations soulevées chez ses interlocuteurs africains à l'occasion de ses enquêtes sur les artisans métallurgistes. Elle avait l'impression que son mode de vie intriguait : pourquoi avoir quitté un pays si lointain et sa famille pour étudier la métallurgie africaine ? Elle se faisait ainsi l'écho de cette difficulté pour les Dogon à imaginer les fondements de l'intérêt d'une étrangère pour l'artisanat et l'ethnohistoire locale. Cela est

également valable pour notre propre travail. Nous pensons que la réponse à cette question est entre les mains de nos collègues scientifiques et amis africains. Eux seuls peuvent juger de l'intérêt pour eux de développer un savoir local, ce dont ils ont, à plusieurs reprises, témoigné.

On peut montrer néanmoins que la même question peut être posée par le « scientifique extérieur », ce qui montre que la question n'est pas innocente. Puisque l'ethnoarchéologie cherche à développer des outils de compréhension du passé, quel est l'intérêt pour le scientifique, et donc pour la science, de décrypter, à terme, l'histoire de cette minuscule région de l'Afrique et les mécanismes qui l'animent ?

A cette seconde interrogation, nous apporterons une réponse personnelle. Une étude ethnohistorique locale n'a d'intérêt que si l'on peut en déduire un certain nombre de généralités touchant à l'élaboration d'une anthropologie générale. Nous touchons ici à la question de la généralisation des savoirs, sans laquelle il ne peut y avoir constitution d'une science.

L'ethnoarchéologie se veut ambitieuse. Certains de ses adeptes se proposent, avec un certain succès, de mettre en place des règles universelles de compréhension des faits humains. Notre propos vise ici moins haut. Travaillant localement comme nous l'avons fait, nous ne pouvons connaître, a priori, le domaine géographique et temporel au sein duquel les modèles que nous élaborons sont applicables. Est-ce la boucle du Niger au cours du dernier siècle ? Le Sahel précolonial depuis l'époque médiévale ? Toute région de l'Afrique où s'opposent des cultures proto-urbaines et des cultures paysannes traditionnelles ? Toute région du monde où l'on assiste à un processus d'urbanisation et d'étatisation, quelle que soit l'époque ? Nous voyons deux voies pour répondre à cette interrogation essentielle sur le sens de notre quête.

Contrairement aux détracteurs de notre approche, qui se situent immédiatement à un niveau théorique élevé, les réponses proposées se veulent totalement pragmatiques. Nous ne résoudrons pas cette question en un instant, mais nous pouvons dégager quelques principes utiles.

Le premier se situe au niveau de la présentation des observations locales. Il nous faut en proposer des formulations en termes généraux, qui permettront à terme de décontextualiser nos observations et de constituer des savoirs transférables à d'autres contextes. Nous ne rendons pas compte des activités de D. Niangali (Ongoiba), potière à Sobengouma en 2004, mais de celle d'une femme d'un forgeron attaché à un groupe spécifique d'agriculteurs.

Le second relève de l'application de nos modèles à la réalité archéologique. Il ne s'agit en aucun cas de transférer dans un passé quelconque des règles d'interprétation élaborées dans le présent, comme on pouvait le faire au 19<sup>ème</sup> siècle lorsque l'archéologie était encore balbutiante, mais de dynamiser une recherche en panne de réflexion en lui fournissant une série d'alternatives pour l'interprétation de ses découvertes. L'archéologie aura toujours le dernier mot en suivant une démarche exigeante de mobilisation de ses découvertes, et ses interprétations, éminemment locales puisqu'il s'agit d'histoire, ne pourront jamais se superposer exactement aux modèles définis dans le présent.